

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^me.

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

LES ADVERSAIRES DU SPIRITISME.

Deux catégories bien distinctes d'adversaires se prononcent contre le spiritisme.

Ce sont d'abord les aveugles de tempérament ou plutôt ceux qui ne veulent pas voir, qui ferment leurs paupières au jour, de peur d'être forcés de le confesser. Ils sont comme les idoles muettes des Ecritures qui ont des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne point voir. Ce sont tous les savants, à de rares exceptions près, de nos académies et de nos sociétés scientifiques, race qui se compose d'athées, de matérialistes, ne reconnaissant que des faits qu'ils nomment *positifs*, — et justement ceux qu'ils avouent et qu'ils adorent ne le sont pas; — de sceptiques, et la classe en est grande; de panthéistes, à l'instar de leur grand-maître Hegel; que sais-je encore, de rationalistes purs, etc.; ils ont pris le parti commode de nier tous les phénomènes qui les embarrassent. Ainsi, l'histoire biblique et le nouveau Testament parlent de miracles et d'Esprits, si donc! tout cela n'est qu'un mythe perpétuel. Ainsi, l'histoire grecque et romaine parlent de prodiges mystérieux; tout cela n'est que légende ou plutôt superstition.

Plusieurs millions de témoins, dans les quatre parties du monde, attestent des manifestations insolites, irréfragables, qui prouvent la communication, non-seulement possible, mais réelle des Esprits avec le monde terrestre; ces témoins sont des fous, ou tout au moins prêts à le devenir; il faudra faire élargir Charenton et Bicêtre, et l'humanité sage emploiera sa charité à faire bâtir pour l'humanité folle des hospices d'aliénés! Voilà ce que pensent ces adversaires; et il y a beaucoup d'autres hommes qui se pâment d'aise en les entendant divaguer, qui croient à leurs sophismes démentis par toutes les traditions, par les témoignages de tous les peuples, par l'instinct général. Nous aurons occasion d'y revenir dans d'autres articles.

La deuxième catégorie d'adversaires est d'accord avec le

spiritisme sur les faits, mais l'attaque de front en contestant la légitimité de ses pratiques, en l'accusant de sorcellerie et de magie, prétendant qu'il n'est autre chose qu'un pacte exprès ou implicite avec le démon. Ils nous citent le Deutéronome, l'Exode, le Lévitique, et oublient que ces défenses faites au peuple hébreu n'avaient d'autre but que de le conserver pur au milieu de l'idolâtrie des nations voisines, qui pouvaient bien avoir pour faux dieux de mauvais Esprits. Ils oublient que ces défenses n'ont pas été renouvelées par le nouveau Testament. Saint Jean, l'apôtre, dit uniquement : « Ne croyez pas à tout Esprit, mais éprouvez les Esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu. » (1^{re} épître catholique, chap. IV, v. 1.)

Il y a loin de là, il faut en convenir, à une prohibition formelle; S. Jean ne dit pas aux fidèles : « N'évoquez pas des Esprits, » mais bien « ne croyez pas à tout Esprit, » et ne manquez pas de l'éprouver. Il ajoute : « Tout Esprit qui confesse Jésus-Christ en chair, est de Dieu; » il donne donc un criterium d'épreuve, ce qui eût été parfaitement inutile si la défense du Deutéronome n'eût été abolie et eût encore existé au temps où le sublime apôtre écrivait. Or, M. Guldenstulbé, un des écrivains de notre école, a soumis les Esprits qu'il a consultés à cette épreuve, et ils ne s'y sont pas refusés; ils ont confessé Jésus-Christ en chair.

Ces adversaires vont encore plus loin; ils prétendent que, malgré l'évocation s'adressant à Dieu, demandant la permission formelle de ce Dieu, et le suppliant d'envoyer seulement de bons Esprits ou, — ce qui a lieu dans divers groupes, — de ne tolérer aucune manifestation si elle doit avoir lieu par de mauvais Esprits, ils prétendent, disons-nous, que c'est toujours l'Esprit du mal qui se montre, et qu'il ne saurait en être autrement. Mais Dieu, c'est le grand être qui nous entend, qui nous écoute, qui se rend à nos supplications et à nos prières, qui ne saurait aucunement nous tromper, qui sonde nos reins et nos cœurs. Comment, lorsque nous avons élevé vers sa divine majesté une voix convaincue, lorsque nous lui avons demandé

a lumière, il nous enverrait les ténèbres! Lorsque nous lui avons demandé la vérité, il nous enverrait le mensonge! Lorsque nous avons souhaité ardemment la vie, il nous plongerait dans la mort!

Non, cela ne se peut, cela n'est pas.

Oui, ayons foi en Dieu que nous invoquons toujours, et soyons toujours certains que ce bon père nous aime, qu'il veut nous régénérer.

PHILALÉTHÈS.

LE DOUTEUR.

Douter! douter de tout et douter toujours! N'est-ce pas le supplice de Tantale? Quel vide fait dans l'âme le doute, ce ver rongeur qui empoisonne la vie humaine! Combien vaut cent fois mieux l'incertitude!... Elle flotte entre la croyance et l'incrédulité, entre l'affirmation et la négation; elle s'abat quelquefois au raz du sol, mais elle a des ailes pour s'élever au-delà des nues; elle a ses terribles moments de désespoir, mais aussi ses heures enivrantes d'extase!... Mais le doute se débat et se tord dans l'inextricable réseau du raisonnement, qui, le scapel à la main, fouille en vain le cadavre du *peut-être!* et n'y découvre pas la clef de la vérité qu'il y cherche. Le doute, — passez-moi cette comparaison, — est l'enfer anticipé de l'âme.

Qu'avait donc fait à Dieu ce philosophe moderne, dont toute la vie avait été une glaciale et constante amertume?

Il doutait de tout : de sa mère, du bien, de l'innocence chez l'enfant, de la vertu chez la femme, de la sagesse chez l'homme mûr, de son âme et de Dieu; il doutait même de lui!

Il doutait de sa mère, le malheureux! Il lui refusait les douces joies et les cruelles angoisses de l'amour maternel, et disait qu'elle subissait une loi de nature supérieure à toute volonté et excluant toute participation des sentiments du cœur, qu'il appelait le balancier inconscient de l'horloge de la vie.

Il doutait du bien, parce que le mal était pour lui la vraie logique de l'instinct humain, et le bien un écart de cette logique.

Il doutait de l'innocence chez les enfants, parce qu'il les voyait taquins, volontaires, méchants et bourreaux envers les plus faibles, et surtout envers les petits animaux, lorsqu'ils étaient abandonnés aux entraînements de leur nature.

Il doutait de la vertu chez la femme, parce qu'il n'en avait jamais trouvé que le pâle fantôme, et seulement là où la fragile créature était tenue sous la tutelle d'un géôlier et sous la garde d'un vigilant Argus en sentinelle. Il admettait bien des vierges de corps, que nul contact n'avait souillées; mais qui, par l'esprit et par le cœur, avaient payé de larges tributs à Vénus impudique. Il appelait la vertu des femmes : *l'esclavage du vice légal.*

Il doutait de la sagesse chez l'homme, parce qu'il le voyait céder aux tentations de la folie, lorsqu'elle savait prendre un masque fascinateur et le faisait succomber aux agaceries du caprice ou de l'absurde.

Il doutait de son âme, puisqu'il ne pouvait pas la saisir entre ses mains, la presser et en extraire l'étincelle sublime qui en est la quintessence.

Il doutait de Dieu, parce qu'il ne voyait pas sa puissance et sa justice s'imposer ostensiblement. La puissance de Dieu, il la nommait impuissance, parce qu'elle ne s'accusait point par

des actes palpables; et la justice, appliquée aux inégalités terrestres, ne lui semblait qu'un sarcasme révoltant, contre lequel sa raison se roidissait. Dieu, pour lui, c'était la matière!

Il doutait de lui, de son moi, car il était obligé de faire céder sa volonté aux capricieuses évolutions de sa pensée, et, parce qu'il ne pouvait pas maîtriser les événements qui lui donnaient trop souvent un impérieux démenti. Il doutait de lui parce que sa force de résistance se brisait contre la faiblesse d'un plus petit qui ne lui opposait pourtant que la force d'inertie.

Et bien, ce philosophe, douteur au suprême degré, vient d'être ébloui par une vérité nouvelle; sa raison ergoteuse s'est inclinée devant un fait irrécusable; et ce fait, cette vérité puissante, c'est le spiritisme, qui lui a expliqué le rationalisme de la vie terrestre et la logique mathématique de l'existence extraterrestre.

Il croit aujourd'hui!... Il croit à Dieu dont il a pu constater l'existence. Il croit à son âme, car il a vu, car il a entendu celle de sa mère, de sa femme, de son fils et de son ami. Oui, il croit désormais, car il a reconquis toutes les saintes aspirations qui seules sont la vie. Il croit à lui, car le Créateur, par faveur spéciale, lui a ouvert le livre de l'éternité, dans lequel il feuilleta à loisir et y découvrit les secrets infinis des incomensurables univers. Il croit, car la lumière s'est faite dans le chaos de son âme.

Il y a des rêves insignifiants et bizarres, enfantés par l'imagination, mais celui-là fut une révélation d'en haut. Le lendemain, la réalité parla si impérieusement que notre philosophe, abjurant pour jamais le doute, frère aîné de l'athéisme, s'écria : *Fiat lux!* et des larmes de bonheur, comme une rosée divine, mouillèrent ses yeux pour la première fois.

RÉA.

VARIÉTÉS.

UNE VISITE AU CIMETIÈRE.

Il est, près d'un village ignoré de la terre,
Dans un site imposant au seuil d'une forêt,
Un tout petit enclos du nom de cimetière,
Où s'élèvent nombreux le thym, le serpolet
Et la mâle bruyère.

Esprits errants des bois, ombres de mes aïeux,
Recevez le parfum de mon humble prière
Et reposez en paix au soleil de vos cieux;
Je ne viens pas troubler le calme funéraire
Qui protège ces lieux.

Mais il semble que l'air plus léger, plus mordant,
Détache mon Esprit de ses langes terrestres;
Il me semble, tout près, porté par les autans,
Entendre un vague son courir dessus les hêtres
Et dire : Mon enfant!...

Se pourrait-il, mon Dieu?... ce serait lui, mon père!
Fantômes d'autrefois, dévoilez vos secrets...
Plein d'angoisse et d'amour, je frémis et j'espère;
J'écoute vos leçons; je resterai discret...
Fantômes, ce mystère!

Hélas! vous vous taisez et les vents sont partis...
Le cyprès est sans voix, sans voix est la feuillée;
Dans le vaste silence on n'entend que mes cris,
Et sous la noire croix par le temps affaissée
Vous restez endormis!

Faiblesse .. quelque rêve aura troublé mes sens
Et revêtu d'un corps ma fongueuse pensée ;
Ces bruits dans la forêt, ces magiques accents,
Erreur, illusion d'une âme échevelée...
Un caprice des vents...

Toutefois ma douleur en était moins amère.
Mais ses restes sacrés, ses ossements blanchis,
Ils sont là, près de moi, sous cette obscure pierre ;
Tu m'entends, n'est-il pas?... mes sanglots et mes cris,
Tu les entends, mon père ?

Quel terrible silence autour de ce tombeau !
Puissant comme la foudre, et d'un essor sublime,
Mon Esprit, lance-toi dans un monde nouveau ;
Cherche encore et toujours, éclaire cet abîme
A la lueur de ton flambeau.

Soulever les secrets de notre humaine vie !
Ma raison s'épouvante, et soudain je l'entends,
Froide comme la mort qu'en vain elle étudie,
Se tordre d'impuissance à mon appel brûlant
Et répondre : Folie !

Mais lorsque de ton corps outragé par les temps
Il ne restera plus qu'une poudre légère,
Encor dans ces forêts je reviendrai souvent
Pour saisir au passage un mot de toi, mon père,
Dans le concert des vents.

P..., novembre 1855.

E. EDOUX.

Nous donnons cette pièce de vers uniquement dans le but de constater un fait, savoir que nous avons eu l'intuition vague de ce qui se passe aujourd'hui, longtemps avant d'avoir entendu prononcer le mot de spiritisme. D'ailleurs ces exemples sont très-nombreux, et nous nous proposons d'en tirer plus tard les conséquences logiques dans un article spécial. E. E.

CHRONIQUE.

Le journal *le Progrès*, du jeudi 5 mars 1863, ouvre ses colonnes à M. Teyug, un adversaire du spiritisme, *gros de l'armée, deuxième division*, — c'est lui qui nous l'apprend.

Si ce nom n'est pas gracieux *Et doux* à l'oreille, espérons que l'individualité qu'il désigne sera un véritable champion. Ainsi il prendra probablement pour guide la logique, pour cheval de bataille la connaissance exacte des ressources ennemies, pour garant de la victoire le jugement. Toujours est-il que M. Teyug commence déjà son feu par de petites escarmouches qu'il dirige, naturellement, contre *la Vérité*. — Cette pauvre *Vérité* n'aura pas de longtemps la chance de plaire à tout le monde.

Mais pourquoi la furia de M. Teyug ? et comment engage-t-il le combat ?

Pourquoi sa furia?... le soldat nous l'a dit : Adversaire, gros de l'armée, deuxième division.

Quant aux motifs déterminants de la bataille, nous les connaissons plus tard : *Le temps n'est pas venu de discuter par la raison, la foi et tous les moyens sérieux*.

Comment engage-t-il le combat?... Il est facile de le prévoir en pesant la valeur des armes qui lui restent ; d'ailleurs, le *Progrès* l'annonce et M. Teyug le prouve : En attendant ces terribles armes de la raison, de la foi, etc., etc., — elles sont peut-être en mauvais état et l'armurier les fourbit, — en attendant, disons-nous, ces terribles armes, notre héros veut nous

pourfendre avec celles mal trempées *de la gaieté, de la joyeuse humeur* ;

Le Français, né malin, créa la vaudeville.

M. Teyug est sans doute né Français ; tant mieux pour la patrie : nous aurons des vaudevilles. Mais, je vous en conjure, rendez au théâtre ce qui appartient au théâtre, rendez à la philosophie ce qui appartient à la philosophie. Courez donc vite chez l'armurier, et reparez sur le terrain avec les armes décisives de la raison, de la foi et autres connues de vous.

Cela dit, *au revoir*, M. Teyug, nous allons rire ou discuter.

Le docteur Abercombie, dans ses *Recherches sur l'intelligence*, cite plusieurs faits extraordinaires dont il garantit la réalité. Nous citons au hasard :

« Un prêtre d'un village voisin d'Edimbourg passait la nuit dans une auberge ; là, il songea que le feu prenait à sa maison, et que l'un de ses enfants y courait danger de mort. Aussitôt il se lève, se hâte de voler vers son village, et arrive à temps pour sauver un de ses fils en bas âge que, dans le désordre de l'incendie, on avait laissé au milieu des flammes. »

Les spirites prétendent que, dans de semblables circonstances, il y a dégagement de l'Esprit propre du dormeur, ou bien avertissement donné à celui-ci par un Esprit de l'espace. M. Teyug nie carrément cette opinion et se rejette sur le pressentiment. Nous supplions M. Teyug de nous faire connaître sa théorie du pressentiment, et de vouloir bien nous expliquer, au moyen de cette théorie, le fait rapporté dans la chronique de notre dernier numéro, à propos d'un savant Dijonnais.

Plusieurs personnes trouvent notre format insuffisant. A cela, nous répondrons qu'il dépend de la volonté collective de tous les spirites sympathiques à la cause, d'encourager l'œuvre, et nous mettre ainsi en demeure de répondre aux exigences du moment, surtout de l'avenir. Lorsque les frais du journal seront assurés, nous joindrons à la feuille actuelle une deuxième feuille du même format ; nous aurons dès-lors seize colonnes à remplir toutes les semaines, ce qui fournira l'occasion à tous les chefs de groupes, d'emprunter aux médiums qui les assistent leurs meilleures communications pour les mettre au jour de la publicité. Quant à l'idée émise par quelques-uns, d'augmenter simplement le format de la feuille simple actuelle, elle ne répond malheureusement pas au désir exprimé par les abonnés, qui est de faire la collection du journal ; or, la voix de la majorité, d'où qu'elle vienne, sera toujours pour nous l'unique motif déterminant de nos actes.

Ainsi donc, les personnes, déjà inscrites, qui n'auraient pas encore versé, comme celles dont l'intention serait de s'abonner, sont priées de passer au bureau, afin de pouvoir, le plus tôt possible et avec connaissance de cause, donner suite au projet dont il s'agit.

LETTRE SUR LE SPIRITISME

Extrait du *Renard*, journal hebdomadaire de Bordeaux, du 1^{er} novembre 1862

A M. le Rédacteur en chef du *RENARD*.

Monsieur le Rédacteur,

Si le sujet que j'aborde ici ne vous paraît ni trop rebattu, ni trop longuement traité, je vous prie d'insérer cette lettre dans le plus prochain numéro de votre estimable journal :

Quelques mots sur le Spiritisme : C'est une question si controversée et qui occupe aujourd'hui tant d'esprits que tout ce que peut écrire, sur ce sujet, un homme loyal et sérieusement convaincu ne peut paraître, à personne, ni oiseux ni ridicule.

Je ne veux imposer mes convictions à qui que ce soit ; je n'ai ni l'âge, ni l'expérience, ni l'intelligence nécessaires pour faire un Mentor ; je veux dire seulement à tous ceux qui, ne connaissant de cette théorie que le nom, sont disposés à accueillir le Spiritisme par des railleries ou un dédain systématique : Faites comme j'ai fait ; essayez d'abord de vous instruire, et vous aurez ensuite le droit d'être dédaigneux ou railleurs.

Il y a un mois, monsieur le rédacteur, j'avais à peine une idée vague du Spiritisme ; je savais seulement que cette découverte ou cette utopie, pour laquelle un mot nouveau avait été inventé, reposait sur des faits (vrais ou faux), tellement surnaturels qu'ils étaient rejetés d'avance par tous les hommes qui ne croient à rien de ce qui les étonne, qui ne suivent jamais un progrès qu'à la remorque de tout leur siècle, et qui, nouveaux saint Thomas, ne sont persuadés que lorsqu'ils ont touché. Comme eux, je l'avoue, j'étais tout disposé à rire de cette théorie et de ses adeptes ; mais avant de rire, je voulus savoir de quoi je riais, et je me fis présenter dans une société de Spiritistes, chez M. E. B. Soit dit en passant, M. B., qui m'a paru un esprit droit, sérieux et éclairé, est plein d'une conviction assez forte pour arrêter le sourire sur les lèvres d'un mauvais plaisant ; car, quoi qu'on en dise, une conviction solide impose toujours.

A la fin de la première séance, je ne riais plus, mais je doutais encore, et ce que je ressentais surtout, c'était un extrême désir de m'instruire, une impatience fébrile d'assister à de nouvelles épreuves.

C'est ce que j'ai fait hier, monsieur le rédacteur, et je ne doute plus maintenant. Sans parler de quelques communications personnelles qui m'ont été faites sur des choses ignorées aussi bien du médium que de tous les membres de la Société, j'ai vu des faits, selon moi, irrécusables.

Sans faire ici, vous comprendrez pourquoi, aucune réflexion sur le degré d'instruction ou d'intelligence du médium, je déclare qu'il est impossible à tout autre qu'à un Bossuet ou à un Pascal de répondre immédiatement d'une manière aussi nette que possible, avec une vitesse pour ainsi dire mécanique, et dans un style concis, élégant et correct, plusieurs pages sur des questions telles que celle-ci : « Comment on peut concilier le libre arbitre avec la prescience divine, » c'est-à-dire sur les problèmes les plus ardu de la métaphysique.

Voilà ce que j'ai vu, monsieur le rédacteur, et bien d'autres choses encore que je n'ajouterai pas sur cette lettre, déjà trop longue ; j'écris ceci, je le répète, afin d'inspirer, si je le puis, à quelques-uns de vos lecteurs, le désir de s'instruire ; peut-être ensuite seront-ils convaincus comme moi.

TIBULLE LANG,
Ancien élève de l'École polytechnique.

DISSERTATION SPIRITE.

(Médium, M. X....)

Quiconque veut saisir la vérité avec les faibles ressources de son Esprit propre, s'agitte éternellement dans un cercle vicieux. O homme ! tu t'imagines obtenir une solution vraie avec

le secours de ta seule intelligence, et c'est ton orgueil qui vient conclure. En effet, ne pouvant ni définir ni comprendre ce que tu nommes intelligence, comment jugeras-tu ce qu'elle aura produit ?

Veux-tu faire cesser les divisions, les discussions, qui depuis l'origine des temps effleurent ou étouffent la vérité?... invoque ton gros bon sens et sache que cette vérité vient de Dieu, que là seulement tu peux trouver l'objet de tes recherches.

Réveille-toi donc, pauvre insensé, abdique ce fol orgueil de toi-même qui te pousse fatalement au mensonge, à l'erreur ; prosterne-toi devant le seul maître, la seule intelligence véritable, et ne taxe plus de folie ce que tu ne veux ou ne peux comprendre, car la folie serait alors de toi.

L'intelligence suprême qui nous souffle les enseignements donnés aux médiums, ne saurait être folie ! Et c'est néanmoins ce que tu avances lorsque tu jettes ton venin sur les dissertations d'outre-tombe. Applique ta pauvre raison à discuter ce qui te semble discutable, à rejeter ce que tu prouves être immoral ; mais ne traite point de folie ce que tu ne peux comprendre, car tu insultes le Christ qui nous envoie, et te rends mille fois plus petit, mille fois plus coupable.

UN ANCIEN PHILOSOPHE.

BIBLIOGRAPHIE.

Il est fort peu de gens à Lyon qui sachent que cette ville a donné le jour, il y a quelques quarante ans, à un enfant du nom de FRANÇOIS BARRILLOT ; et que l'enfant, homme aujourd'hui, est un de nos poètes les plus en réputation à Paris, où il a conquis sa place dans le monde littéraire et philosophique à la force de sa plume. Ses premières armes se firent dans *la Folle du Logis*, mais il s'est révélé maître ès-poésie dans *les Vierges*, recueil où le penseur double avantageusement le rêveur inspiré. Depuis, le philosophe observateur et critique, nous a donné des échantillons du genre dans lequel il excelle : la satire. C'est de lui que parlait Saint-Marc Girardin, lorsqu'il disait en plein collège de France : « Depuis Mathurin Régnier et Auguste Barbier, nous n'avons pas eu d'autres poètes satiriques que Barrillot. »

Tous ceux qui ont lu *le Gaulois* et *le Triboulet* ont pu apprécier combien est solidement emmanché dans sa main le fouet de Juvénal.

La Mascarade Humaine, tel est le titre sous lequel cet enfant de Lyon s'est plu à grouper les divers types de célébrités de mauvais aloi, que le scandale et l'ignominie ont traînées de force au pilori de la publicité.

Barrillot emploie dans ses satires un style qui n'appartient qu'à lui : c'est l'indignation qui se révolte et ne choisit plus ses expressions ; le vers est correct, plein, puissant et taillé d'un seul coup de ciseau en plein marbre.

Le public est appelé à juger l'œuvre, que nous sommes heureux de pouvoir lui annoncer. L'éditeur E. Dentu vient de mettre en vente ce livre curieux et bizarre ; il se trouve chez les principaux libraires de notre ville.

Lyon sera donc à même de revendiquer la paternité d'un écrivain, que Paris croit, à tort, être un de ses fils ; car Barrillot est né à Lyon, dans la paroisse de Saint-Paul, en 1818.

RÉA.